

Denis Raymond LEMIEUX



En Marie
nous respirons

*“Une merveille
de spiritualité mariale”*
Jacques Philippe

EdB

PREMIÈRE PARTIE

PLUS QU'UNE DÉVOTION

*“Je ne pense pas avoir une dévotion à Marie.
Ce que j’ai est bien plus vaste, plus profond,
infiniment plus magnifique⁸.”*

8. « I Live on an Island » (« Je vis sur une île », notre trad.), in *Restoration*, juin 1968.

CHAPITRE 1

Parlons de la réalité

« Les gens disent : “Je n’ai pas de dévotion envers la Sainte Vierge. Je m’en moque complètement.” Mais qui parle de dévotion ? On parle de réalité. La réalité, on ne la vénère pas, on l’embrasse⁹. »

Brève présentation de Catherine de Hueck Doherty

« Avant même d’avoir su parler correctement, je connaissais Marie. Son icône, ancienne et noircie par le temps, mais étincelante de pierres précieuses venues de notre famille, était suspendue dans la chambre à coucher de mes parents. *Svitaia bogoroditza... Maria... Blagodatnaia...* C’étaient les noms que mes parents lui donnaient, et ces mots étranges signifiaient

9. Écrits non publiés, 3 avril 1972.

littéralement : “Très sainte, celle qui a enfanté Dieu, Marie comblée de la plénitude des grâces.” Mais pour moi, dans ces premières années de ma vie, elle n’était que Marie, notre mère. Comment aurait-il pu en être autrement ? Chaque soir, mes parents me portaient devant son icône. Toute chaude et douillette, à moitié endormie après mon bain du soir, j’étais blottie contre eux tandis qu’ils priaient pour que Marie veille sur notre foyer et sur moi¹⁰. »

La vie de Catherine Kolyschkine de Hueck-Doherty n’est pas facile à résumer. C’est une histoire complexe, qui n’aurait aucune cohérence si de multiples événements d’apparence anodine n’en livraient la signification profonde. La vie du pauvre homme Job telle qu’elle est relatée dans l’Ancien Testament pourrait former la trame de cette existence. Comme Job, la première partie de la vie de Catherine fut « entourée d’une haie » (Jb 1, 10) protégeant l’univers chaud et confortable d’une fillette choyée et aimée. À l’instar du pauvre homme, cette vie heureuse fut irrémédiablement brisée en éclats par une série de calamités. Et comme lui, Catherine accéda finalement à une rencontre intime avec son Dieu du sein de la « tempête » de sa souffrance (Jb 38, 1), ce qui la conduira finalement à être bénie dans ses derniers temps... plus encore que dans ses premiers (cf. Jb 42, 12).

10. Article « The Gate », in *op. cit.*

Catherine est née en 1896, fille aînée et chérie de Théodore et Emma Kolyschkine. Elle reçut d'eux tout ce qu'une famille appartenant à l'élite de la société russe de cette époque pouvait transmettre : une vie aisée, une éducation solide, une vaste culture et l'opportunité de voyager. Elle raconte elle-même qu'elle ne fut pas une sinécure pour ses parents. C'était une enfant énergique, curieuse et espiègle, dotée d'un esprit vif et d'un talent certain pour s'attirer toutes sortes d'ennuis.

Fervents chrétiens, ses parents éduquèrent Catherine et ses deux frères dans l'amour de Dieu et des Évangiles. Catherine accompagnait souvent sa mère pour se mettre au service des pauvres. Lorsque des mendiants se présentaient à la porte des Kolyschkine, ils étaient reçus comme des invités de haut rang, avec les porcelaines et le linge les plus raffinés. Catherine n'était autorisée à s'occuper d'eux que si elle s'était bien comportée, car c'était un privilège de les servir comme on aurait servi le Christ lui-même.

Sa mère Emma la fit travailler avec les domestiques de la maison, pressant que Catherine aurait plus tard à s'occuper elle-même de sa propre maison. Selon elle, on ne pouvait exiger d'un domestique qu'il fasse un travail que l'on n'avait jamais fait soi-même. Catherine apprit à la sueur de son front comment cuisiner, frotter le sol, faire la lessive et le jardin. Emma était loin de se douter de l'importance

cruciale de cette formation pour l'avenir de sa fille. Catherine, quant à elle, parlait toujours de ses parents avec une affection profonde. Elle reconnut tout au long de sa vie les résultats de ces leçons de foi et de charité qu'on lui avait enseignées. Elle eut une enfance heureuse, riche de biens matériels, mais aussi d'amour et de sécurité.

Trois événements allaient faire voler en éclat cette époque heureuse et assurée.

En 1912, elle tomba éperdument amoureuse de son premier cousin, Boris de Hueck. C'était un homme plus âgé qu'elle, dont l'intempérance était notoire dans Saint-Petersbourg. Craignant que sa fille ne s'en aille avec lui au risque de tomber elle aussi dans la disgrâce et la débauche, Théodore consentit à leur mariage. C'est ainsi que Catherine allait subir dix-huit années de souffrance, livrée aux violences verbales et émotionnelles que lui infligeait son époux.

Le second événement fut l'entrée de la Russie en guerre, en 1914. Boris fut envoyé au front. Catherine, toujours impétueuse, suivit son mari et se mit au service des blessés. Les horreurs du champ de bataille eurent raison des derniers vestiges de son enfance innocente. La souffrance, la peur et la mort qu'elle ne cessait de côtoyer la marquèrent d'une plaie indélébile.

La troisième calamité commença à la révolution russe de 1917. Catherine et Boris, partageant le sort de leur nation, durent affronter des dangers mortels

et une angoisse accablante. Contraints de fuir à pied, endurent la faim et les épreuves de la route, ils atteignirent finalement Montréal en 1921, tels des réfugiés, totalement dépourvus de ressources. Pendant leur périple, Catherine mit au monde son fils unique, George.

Pour subvenir aux besoins de sa famille, elle dut parcourir sans relâche Montréal, Toronto et New York, à la recherche de travail. Elle fut tour à tour serveuse, femme de chambre, blanchisseuse, vendeuse, ce qui lui donna l'occasion de connaître les injustices et les mépris qui constituent le lot des plus démunis. Pendant ce temps, son mariage allait à vau-l'eau. Son mari invitait ses nombreuses maîtresses jusque dans le foyer conjugal, et dépensait avec elles l'argent durement gagné par Catherine qui se tuait au travail pour lui et pour George. Au bout de neuf années de cette vie misérable, le couple se sépara, et Catherine s'installa à Toronto avec George¹¹.

11. La vie de George est souvent source d'incompréhension voire de réprobation pour ceux qui lisent la vie de Catherine. La tragédie du mariage de Boris et de Catherine fut un désastre pour George. Catherine tenta de s'occuper de lui du mieux qu'elle le put, mais ses absences de la maison pour pourvoir aux besoins des siens, laissant l'enfant à la merci des excès de son père, creusa un abîme entre eux. Au moment où Catherine commença l'œuvre de l'Apostolat à Toronto, George était un adolescent profondément rebelle, qu'elle ne pouvait contrôler. À l'âge de quinze ans, il avait déjà quitté ses parents pour vivre une vie d'adulte. Catherine aimait profondément son fils, et son échec à lui procurer un foyer stable et sûr lui fut une cause d'affliction tout au long de sa vie.

Un beau jour cependant, le vent tourna. Catherine fut repérée par un centre de conférence qui l'embaucha pour raconter l'avènement du gouvernement communiste en Russie et son propre exode vers l'Amérique. Elle se découvrit à cette occasion un talent insoupçonné : elle était remarquablement douée pour parler en public. Elle conservera jusqu'à la fin de sa vie le don de tenir son auditoire en haleine avec une aisance déconcertante. Qu'elle aborde le sujet de l'élevage des porcs ou celui des profondeurs de la prière mystique, on l'écoutait toujours avec le plus grand intérêt.

Cependant, à mesure que son existence s'améliorait, elle commença à se sentir étrangement poursuivie par Dieu. Sa foi ne l'avait jamais quittée, mais elle était de plus en plus attirée par la prière et la lecture de la Bible. Tourmentée par le souvenir lancinant de la misère qu'elle avait côtoyée et par les événements terribles dont elle avait été témoin, elle sentait un appel irrésistible à quitter tous ses biens pour retourner dans les bidonvilles prier et servir les pauvres comme elle pourrait.

Et c'est ce qu'elle fit, après bien des difficultés et des déconvenues. À sa surprise, son désir initial d'une vie cachée et solitaire se changea en vocation communautaire. Partout où Catherine allait, les gens se rassemblaient. Dotée d'une présence charismatique et spirituelle, elle débordait de vie, d'énergie et d'enthousiasme. En 1934, pendant la Grande Dépression,

elle fonda la Maison de l'Amitié (*Friendship House*), d'abord à Toronto, puis dans le quartier de Harlem, à New York. Cette communauté de laïcs se dévoua corps et âme au service des plus démunis tout en accueillant les victimes de la ségrégation raciale.

Au bout de quelques années, l'opposition du clergé et des religieux de Toronto eut raison de son projet, mais son engagement à lutter en faveur des droits civiques des Afro-Américains se propagea à travers toute l'Amérique. En 1943, son premier mariage ayant été déclaré nul, elle épousa Eddie Doherty, un journaliste de Chicago. Finalement, en 1947, des tensions douloureuses avec les membres de la Maison de l'Amitié la poussèrent à renoncer à la direction de ce projet pour aller vivre avec Eddie à Combermere, en Ontario.

C'est là qu'elle fonda l'Apostolat de *Madonna House*, qui allait occuper les trente-huit dernières années de sa vie. En pleine forêt canadienne, elle fonda une famille religieuse de laïcs, hommes et femmes, consacrés à la vie communautaire et au service apostolique. C'était l'héritage qu'elle allait laisser à un monde dont elle connaissait bien la noirceur, la misère et la souffrance. Elle désirait ardemment lui montrer le visage du Christ et lui proposer l'espérance d'une rédemption. Dans sa vision, *Madonna House* devait promouvoir une vie de charité ouverte sur le monde, et témoigner d'une vie transfigurée par la miséricorde de Dieu et

par sa grâce. À la mort de Catherine, en 1985, la Communauté comptait une centaine de membres, vivant dans des maisons de mission répandues à travers le monde¹².

Connaître Marie

Notre-Dame avait toujours été au cœur de la vie de Catherine, dans toutes ses épreuves. La Vierge l'avait soutenue à tous les instants de sa vie, et l'avait accompagnée au long de toutes ses routes. Elle avait été à ses côtés dans les passages les plus sombres, l'avait assistée dans ses tentations suicidaires, ses échecs humiliants, et ses longues journées de labeur. Elle avait guidé Catherine vers des havres de lumières et de paix, dans les profondeurs de la prière, dans les sommets de l'amour et de la joie. Marie cheminait avec Catherine au long de ces années de combats et de ténèbres dans sa recherche de l'appel de Dieu, à travers toutes sortes d'obstacles, de faux départs et d'incompréhension. Elle fut son guide constant et son enseignante, et ces épreuves allaient porter leur fruit dans la fondation de *Madonna House*.

La Vierge était descendue avec elle dans tous ses abîmes, dans tous les détours de sa vie chaotique,

12. Cette narration trop courte de la vie de Catherine donnera au moins une idée générale de son parcours. On peut trouver des récits plus détaillés en consultant : www.madonnahouse.org ; www.catherinedoherty.org et dans d'autres ouvrages disponibles aux Éditions Madonna House.

et Catherine la connaissait comme une femme en connaît une autre, ou plutôt, comme un enfant reconnaît le visage et la voix de sa mère. Elle la connaissait comme on connaît intimement un ami d'enfance, avec qui on a traversé de grandes souffrances et des épreuves. Elle la connaissait comme on connaît la personne qui nous a sauvé la vie, qui est restée à nos côtés aux moments d'effondrement et de désespoir, comme on connaît la personne dont on est vraiment certain qu'elle nous aime, parce qu'elle nous a prouvé son attachement en toutes sortes de circonstances, de manière infaillible et toujours compatissante, telle une personne qui se manifesterait à tous les détours de la route, à chaque changement de météo ou de destinée. Catherine connaissait Marie.

Elle la connaissait de manière si profonde et intime qu'elle ne pouvait se contenter de dire qu'elle avait seulement une dévotion pour elle. Ce terme ne correspondait pas à son expérience et ne pouvait la décrire, car il renvoie à une pratique extérieure ou optionnelle¹³. Une dévotion peut être très utile dans

13. Catherine n'avait pas de formation théologique, et faisait souvent référence au vocabulaire spécifique dans son sens large, tel qu'il était compris dans la culture populaire. Elle ne critique donc pas la dévotion présentée et définie en son sens technique par saint Thomas d'Aquin comme « la volonté de se donner totalement au service de Dieu » (*Somme Théologique* II.II.82.1). Au contraire, cette volonté est la caractéristique propre de toute la vie de Catherine.

certains contextes culturels. Mais elle peut aussi être abandonnée si elle n'apporte plus les fruits attendus. De fait, dans les années qui ont suivi le Concile, n'a-t-on pas considéré la dévotion mariale comme un vestige de pratiques médiévales obsolètes ? La dévotion mariale fut mise de côté ou, dans le meilleur des cas, elle fut dépréciée.

Ces pratiques avaient des relents de mièvrerie sentimentale, et l'on considérait les statues de Jésus et de Marie aux joues roses trônant sur les autels latéraux des églises, les prières à la religiosité sirupeuse, les textes fleuris et les pratiques pieuses comme autant de modèles de dévotion destinés à maintenir Jésus et Marie éloignés de la « vraie vie », loin du monde réel du xx^e siècle.

Catherine savait que Marie était sa mère, son enseignante et son amie *dans* les événements tangibles de sa vie bien réelle, dans le non moins réel xx^e siècle. Pour cette raison, le lien de Catherine à la Vierge Marie n'était pas sentimental ou détaché des réalités du monde. Elle l'exprimait avec des moyens simples, tels le rosaire, les statues, les titres des litanies, les prières traditionnelles, l'intérêt pour les apparitions, comme les autres catholiques de sa génération. Sa piété fondée sur le *Traité de la vraie dévotion* de saint Louis-Marie Grignion de Montfort l'avait certes poussée à composer des rayonnages de poésies sentimentales débordantes de métaphores extravagantes, mais on n'a jamais

rien entendu de mièvre ou de romantique dans ses interventions.

Pour Catherine, Marie était simplement une réalité : « Vous n'avez pas de dévotion à la réalité, vous l'embrassez. » Mais quelle était cette réalité qu'on pouvait *embrasser* ? Si les épreuves de la vie et les secours qu'elle avait reçus de la Vierge avaient conduit Catherine à la connaître de manière intime, la réalité de Marie était bien plus vaste que sa seule expérience subjective. Le rôle objectif et immense de la Vierge dans le plan du salut était fondamental pour elle :

« Je ne pense pas avoir une *dévotion* à Marie. Je possède quelque chose de bien plus grand, plus vaste, plus beau. C'est une foi inébranlable : elle est la Mère de Dieu, et donc, la mère de tous les hommes. Je crois qu'elle a formé le corps qui est devenu pour moi le Corps de son Fils dans l'Eucharistie. Marie n'a dit qu'un tout petit mot : *fiat* – qu'il me soit fait selon ta Parole. Elle l'a dit dans la foi, en Dieu. Elle a bien posé une ou deux questions, mais elle a répondu sans attendre. Elle a accepté la volonté de Dieu sans comprendre¹⁴. »

C'est le cœur de la dévotion à Marie, telle que l'expliquait Catherine : Marie a donné sa chair à Jésus, une chair qui est devenue le moyen de salut du monde tout entier. Elle l'a fait en prononçant son

14. « I live on an Island » (« Je vis sur une île », notre trad.) in *op. cit.*

fiat – « qu'il m'advienne selon ta parole¹⁵ » –, sans en mesurer pleinement la portée.

Cette donnée mariale basique, qui est un simple fait de l'Écriture accessible à quiconque croit en Jésus, est capitale pour la vie du disciple chrétien. Nous sommes nous aussi, de la même manière que Marie, appelés à donner notre propre chair à Dieu. Le Christ désire naître dans nos âmes par la foi et grandir en nous grâce à l'espérance et à l'amour, sous l'action de l'Esprit Saint. Notre *fiat* est indispensable pour que notre corps devienne, lui aussi, le lieu d'incarnation du Verbe dans le monde d'aujourd'hui. Comme Marie, nous ne réalisons pas toujours les implications de nos « oui » ou de nos « non », le prix que nous aurons à payer, et les enjeux de nos choix pour nos vies et celles des autres. Marie a montré le chemin, faisant elle-même ce que nous sommes appelés à faire à notre tour. Bien sûr, la perfection et la beauté des actes de Marie sont uniques et admirables, mais sa vie et sa mission incarnent parfaitement ce à quoi tout chrétien est appelé.

Aux yeux de Catherine, Marie représente l'icône radieuse du chrétien, l'exemple le plus limpide de ce qu'est la suite du Christ. Elle vient révéler la dignité

15. Cf. Lc 1, 38. On traduit littéralement les termes latins *fiat mihi* par : qu'il me soit fait selon ta volonté, en grec γένοιτό μοι (*genoito moi*). Le mot *fiat* est celui que Catherine utilise le plus souvent pour décrire l'attitude d'abandon et de réceptivité à Dieu de la Vierge Marie.

majestueuse, les profondeurs mystérieuses, la radicalité de l'exigence de la vie des disciples du Christ, ainsi que les fruits magnifiques qu'elle produit. Mais elle ne vient pas le montrer seulement comme un exemple, elle n'est pas seulement un symbole ou un modèle de disciple. Elle n'est pas la somme de toutes ces qualités, qu'il faudrait tenter de mémoriser ou d'imiter. Elle n'est pas seulement une image sublime proposée à notre vénération.

Marie vient enseigner chacun, personnellement. Elle est la maîtresse spirituelle de toute l'humanité. Elle encourage quand le chemin est sombre, elle guide quand la voie est tortueuse et confuse, et elle est la joie dans les peines. Elle murmure à nos oreilles, constamment, les mots d'espérance et de consolation nécessaires pour rester fidèle au *fiat*. Elle peut le faire parce qu'elle connaît chaque pierre du chemin, elle a traversé tous les obstacles, et connaît la gloire à laquelle ils conduisent infailliblement.

Une relégation au second plan

Dans ses premiers écrits, publiés entre les années 1940 et le milieu des années 1960, Catherine s'est efforcée de reformuler le langage désincarné et mièvre typique de la piété mariale dans l'Église de cette époque. Nos deux chapitres suivants décrivent ses tentatives de présenter Marie comme celle qui se dresse contre les ténèbres et la confusion du

monde moderne, indiquant aux fidèles le chemin de la charité évangélique dans les circonstances concrètes de la vie quotidienne. C'est pendant cette période postconciliaire, au moment où la dévotion mariale était dévalorisée, voire méprisée dans tant de milieux, que Catherine éprouva la nécessité d'exposer la qualité « supra-dévotionnelle » de sa compréhension de Marie.

Elle fut choquée par le rejet de la dévotion mariale typique de cette époque, et elle se sentit conduite à décrire la beauté et l'importance de Marie :

« Considérons celui que la Vierge a porté en son sein pendant neuf longs mois. Voyons Notre-Dame, la Mère de Dieu, lui donner un Corps parce qu'il le désirait ainsi, parce que Dieu le Père a tant aimé les hommes qu'il a livré son Fils unique pour les sauver. Je ne peux pas comprendre pourquoi ils essaient de dévaloriser ainsi le rôle de Marie ! Il n'y a rien de sentimental en elle... Joseph était sur le point de la renvoyer. C'était une femme forte. Elle n'a jamais dit un mot de ce qui lui était arrivé, elle a gardé le secret du Roi, le secret de Dieu le Père, et celui du Saint-Esprit. Qui d'entre nous aurait été capable d'une telle action ? On aurait cherché à se justifier. Son Fils a agi de même : il ne s'est pas défendu devant Ponce Pilate, comme Marie ne s'est pas justifiée devant Joseph. Quiconque parle de "dévotion" à propos de Marie pour s'en débarrasser ne comprend pas l'Incarnation.

La spiritualité mariale de Catherine Doherty : un trésor à découvrir

« Catherine, vous n'avez pas parlé de la Sainte Vierge ! » s'étonna, en fin de conférence, un grand disciple de la Vierge Marie. « Et que puis-je dire de l'air que je respire ? » répondit-elle.

Voilà le cœur de la doctrine mariale de Catherine de Hueck Doherty : Marie est aussi naturelle, omniprésente, intime et nécessaire que l'air !

Empruntant cette image au poète anglais Gérard Manley Hopkins, Catherine nous invite à prendre Marie chez nous afin que Jésus puisse y naître.

Mais que signifie cette démarche ? Loin d'être une dévotion extérieure, il s'agit plutôt de vivre, avec et en Marie, pour respirer à pleins poumons et recevoir une vie nouvelle au plus profond de notre cœur.

Véritable actualisation de la doctrine de saint Louis-Marie Grignion de Montfort, cet ouvrage nous offre de mieux comprendre la place de Marie, cette « atmosphère » mariale dans laquelle nous pourrions mener une vie en plénitude.

Denis Raymond Lemieux est un prêtre catholique et écrivain canadien, membre de Madonna House, fondée par Catherine de Hueck Doherty. Il est engagé dans l'accompagnement spirituel et la rédaction d'essais de spiritualité.



17 €

ISBN : 979-10-306-0733-8

www.editions-beatitudes.com

EdB